

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

Livr. 31 — 10/22 Décembre, 1854.

De l'impopularité de la cause
grecque en Occident.

—0000—

II. (*)

« Πάταξον μὲν, ἄκουσον δέ. »

CETTE impopularité qui nous entoure comme une atmosphère méphitique et mortelle, cette impopularité qui se traduit en véhéments articles de journaux, en pamphlets satyriques, en calomnies, en notes menaçantes, en outrages, en méfiance et en occupation, cette impopularité qui nous tue, ne doit pas être cependant un caprice fugitif ; elle doit tenir à des causes bien sérieuses.

La recherche de ces causes est pour nous de la dernière

(*) Voir la livraison 26.

importance. Tant que nous ne remonterons pas aux sources de cette impopularité, tant que nous ne connaissons pas les prétextes à l'ombre desquels elle va s'abriter, nous ne pourrons chercher le remède du mal, le moyen de le combattre et de le dissiper ; et tant que la Grèce sera impopulaire en Occident, il n'y aura pas d'espoir pour elle.

Or, nous croyons pouvoir désigner en deux mots la cause première, la cause psychologique de cette aversion subite de l'Occident contre nous. C'est que nous, chrétiens de l'Orient, nous étions avant la guerre actuelle son *embarras* ; c'est que nous sommes maintenant son *remords*.

L'empire turc croulait de toutes parts, parce que la race qui l'avait porté si haut, s'affaissait sur elle-même. Quoiqu'on dise et quoiqu'on fasse semblant de croire, le danger ne venait pas du dehors. La Russie, eut-elle en effet le projet qu'on lui attribue, d'en faire sa conquête, ce projet aurait été assez innocent, et peu de nature à alarmer l'Europe, si la Turquie avait encore des élémens de vie. Un empire de plus de trente millions d'habitans, susceptible de vivre et de se défendre, n'est pas conquis aussitôt que son voisin en forme le projet.

La faiblesse et la décadence rapide de cet empire provenait d'une cause tout intérieure, à savoir de la renaissance des races chrétiennes qu'il contenait dans son sein. Ce qui fait la force et la prospérité des autres états, l'épanouissement de leurs élémens intérieurs, était pour la Turquie une cause de dissolution et de mort.

L'Europe ne pouvait pas rester spectatrice impassible de ce travail de désorganisation et de réorganisation qui allait laisser pour quelque temps un vide en Orient entre un tombeau et un berceau, qui allait rompre provisoi-

rement cet équilibre sur lequel reposait la paix du monde. Jeune, elle serait accourue au premier bégaiement du nouveau-né ; croyante, elle lui aurait offert sa puissante mamelle, par dévouement et par amour. Elle l'a fait jusqu'en 1833 ; mais l'intérêt mal apprécié de sa propre conservation, semble lui avoir enlevé en un instant la fraîcheur de sentiment de la jeunesse, le dévouement de la foi. Il faut le reconnaître. La générosité désintéressée est presque toujours plus clairvoyante que l'intérêt égoïste. Bien souvent celui-ci conduit dans des voies qui lui sont fatales. C'est ainsi que l'Europe occidentale s'est trouvée servant, au lieu de son propre intérêt, celui des Turcs, à son propre détriment ; et, lorsqu'ainsi engagée, elle a aperçu devant elle les chrétiens orientaux, elle s'est dit : quel embarras que ces chrétiens ! ce serait peut-être mieux qu'ils n'eussent jamais existé !

Et lorsque, en étudiant cette question d'Orient qui n'est autre chose que la question de l'avenir des chrétiens de l'Orient, elle eut découvert combien cette question était embrouillée, combien sa propre indifférence et son mépris des Turcs leur ayant donné quatre siècles pour opprimer les races chrétiennes et pour en retarder le développement, avait rendu cette solution difficile et nécessaire en même temps, combien il fallait dépenser de peines et d'études, de sacrifices et d'argent, pour venir en aide, pendant les premiers temps de leur naissance, aux nouveaux états ou au nouvel empire que l'échaffaudage de l'empire turc en s'écroulant aurait laissé à découvert, elle s'est dit de nouveau : mais cet embarras est encore plus grand que je ne me l'étais figuré !

Si l'Europe eût été encore aux jours de la poésie et de l'amour, elle aurait accepté son rôle avec dévouement. Elle aurait bientôt fermé le tombeau de l'Orient turc ; elle

aurait organisé l'Orient chrétien à son image. L'amour lui aurait rendu facile la tâche de comprendre les besoins, de deviner les capacités des races chrétiennes de ces pays; car aimer c'est comprendre.

Au lieu de l'amour, c'était l'intérêt qui faisait intervenir l'Europe en Turquie. La question d'Orient aurait été posée par l'amour de la manière suivante: *par quels moyens l'Occident doit-il satisfaire aux aspirations, et tutéler les intérêts des chrétiens de l'Orient?* Elle était posée par l'intérêt tout à rebours: *de quelle manière l'Occident peut-il satisfaire la plus grande somme de ses propres intérêts en Orient?*

Nous aurions accepté la question même ainsi posée; car par la loi éternelle de la solidarité humaine, tout ce qui est utile à nos intérêts, est en même temps utile aux intérêts de l'Europe (*).

Mais, nous l'avons dit, l'intérêt est rarement bien guidé, lorsqu'il ne prend conseil que de lui-même. Trompée par lui, l'Europe se dit qu'après tout il valait mieux conserver et replâtrer l'empire des Osmanlis et crut que cela coûterait moins de peine et d'argent, que de restaurer l'empire chrétien de Byzance. Arrêt funeste pour nous, mais funeste aussi pour l'Occident! Arrêt qui, au lieu de raffermir la paix et d'assurer à l'Europe la tranquillité de son sommeil, l'a amenée à une guerre longue et terrible; arrêt enfin qui devra être cassé un jour par la main de ce même Occident, après lui avoir coûté une montagne d'or et une mer de sang!

(*) Voir dans ce Recueil les articles l'embarras de l'Occident (livr. 13) et les Révélations (livr. 17).

Les populations de l'Orient ne l'ont pas accepté sans protester. Un frémissement et une plainte immense ont été entendus du Danube au cap Malée; l'Épire, la Thessalie, la Macédoine ont essayé de briser leurs fers; les chrétiens de l'Orient se sont levés pour demander leur liberté..... les chrétiens de l'Occident, s'étant crus lésés dans leurs intérêts, se sont irrités contre eux; ils ont aidé du conseil et du bras leur tyrans pour les remettre à la chaîne!

L'Europe s'est réjouie d'abord que force soit restée à la loi qu'elle avait dictée; mais, le premier moment passé, sa conscience a commencé à lui crier: « qu'as tu fait de ton frère? »

« Il y avait en Orient des races chrétiennes comme toi, » plus anciennement chrétiennes que toi-même; parmi » ces races, il y en avait une illustre et glorieuse entre » toutes, à laquelle tu es redevable de tes lumières, de » tes sciences, de tes arts, de ta religion, de ta civilisa- » tion. Ces races, lancées du haut rang qu'elles occupaient » jadis, dans un abîme de malheurs, avaient commencé » à remonter, d'un pas lent mais sûr, la montagne du pro- » grès; encore quelques pas, et elles auraient vu luire » pour elles, après quatre siècles de ténèbres, le soleil de » la liberté et de la civilisation. Et voilà que dans un mo- » ment maudit, tu leur as crié: *arrière!* tu leur as voulu » fermer à jamais le chemin de la liberté! De ta main chré- » tienne, le Turc a été sacré Roi de l'Orient! De ta main » chrétienne, le chrétien a été frappé parce qu'il se refusait » à plier le genou devant ce couronnement sacrilège! »

C'est ainsi que nous étions d'abord l'embarras de l'Occident, et que nous en sommes devenus maintenant le remords.

On nous craignait au commencement comme un embarras ; on nous repousse à présent comme un remords ! Voilà la cause de notre impopularité.

Qu'on ne s'étonne point de nous entendre parler du remords de l'Europe à notre égard. Lorsqu'un honnête homme a eu le malheur de commettre une injustice, une lutte s'établit entre lui et sa conscience.

Cette lutte peut se partager en trois phases distinctes.

D'abord, il n'aime pas entendre parler de son action. Il cherche à s'étourdir, à s'occuper de toute autre chose. Mal venu est celui à qui échappe en sa présence le nom de sa victime. Il donnerait une partie de sa vie pour pouvoir oublier !

Et cependant ce nom fatal lui apparaît gravé en traits de feu partout où il porte son regard. Comme l'ombre de Banquo, le fantôme inévitable s'assied au milieu de ses pensées les plus gaies, et ce contact glacial détruit la joie et la sérénité.

Alors une lutte terrible s'engage entre lui et son remords. Il le regarde en face, il appelle à son aide le sophisme pour le terrasser, pour le déraciner de sa conscience. Non, lui crie-t-il, tu n'es pas le remords, mais le scrupule d'une conscience trop timorée, qui va s'évanouir à la lumière du raisonnement. Le remords suppose une faute, mais je n'ai pas commis de faute.—Il cherche alors à trouver des fautes, des ridicules mêmes à sa victime ; il cherche alors à se prouver à soi-même que son sort à elle était juste et mérité ; que ce serait à elle et non à lui d'avoir des remords.

Vains efforts ! peine perdue ! le remords a beau être terrassé un moment par le sophisme ; à peine a-t-il touché

le sol de la conscience, qu'il se relève, nouvel Antée, et revient à la charge plus vigoureux que jamais.

Alors commence le troisième acte de ce drame psychologique.

Le pécheur fatigué, découragé, tombe à genoux devant son remords ; il s'avoue vaincu, il s'avoue coupable. *Mea culpa ! mea maxima culpa !*

Oh ! mystère de la providence divine ! oh ! toute-puissance du repentir et de l'expiation !

Par une catastrophe subite, le vaincu devient alors vainqueur ; le remords succombe ; ce remords poignant, ce remords déchirant, ce remords haï devient une reminiscence douloureuse et chérie en même temps, parce qu'elle s'associe au souvenir du repentir et de l'expiation.

L'Europe se trouve à présent dans la seconde des phases que nous venons de décrire.

Chrétiens de l'Orient ! victimes d'une politique fourvoyée, essuyez vos pleurs ; prenez en patience les maux que vous endurez. La troisième période, celle du repentir et de l'expiation, va venir bientôt pour l'Europe ; c'est sûr, c'est vrai comme il est vrai qu'il y a un Dieu.

Vous avez souffert ; bénissez vos souffrances. Avant l'injustice commise à votre égard, l'Europe ne vous aurait peut-être aidés que froidement, sans passion, par intérêt ; après, redevenue elle-même, elle vous aidera de toutes ses forces, avec la passion du repentir, pour se délivrer d'un remords.

Pour tenir éveillé notre courage et notre espoir, essayons de tracer le chemin que l'Europe a parcouru dans cette lutte entre sa conscience et son remords, et qui doit

nécessairement aboutir à notre régénération et à notre délivrance.

Cette lutte intime qui, quand il s'agit d'un individu, reste un mystère entre lui et Dieu, à moins qu'il ne s'appelle Saint-Augustin ou J.J. Rousseau, cette lutte, disons-nous, a lieu au grand jour de la publicité, lorsque l'auteur de l'injustice est une nation, ou, mieux encore, un groupe de nations. Les nations pensent tout haut ; ce que l'individu se dit tout bas, entre les quatre murs de sa chambre, pendant les longues nuits d'insomnie, les nations se le disent à haute voix, leur presse est leur conscience. On a beau vouloir lui faire dire le contraire de ce que tout le monde pense ; même au milieu des travestissemens de la presse, on peut saisir les moindres nuances de la conscience populaire.

C'est donc dans la presse européenne que nous allons étudier le chemin parcouru par l'esprit de l'Europe après l'injustice commise par elle contre les chrétiens de l'Orient, c'est par cette étude qu'il sera démontré que la conscience de l'Europe passe par les phases indiquées plus haut.

Comme si cette presse obéissait à un signal convenu, nous l'avons vue d'abord se taire tout d'un coup pour nous et faire semblant de nous avoir ignorés. Cette presse, si curieuse et si remuante, qui va dépistant partout des vérités et des mensonges, continue à parler de tout et de tous ; il n'y a qu'un seul coin du monde qui soit devenu pour elle plus inexplorable que l'intérieur de l'Afrique, c'est l'intérieur de l'empire ottoman. Tous les regards sont cependant tournés vers l'Orient ; ce ne sont plus des touristes, ce sont des armées entières d'Européens qui parcourent les provinces turques, qui se trouvent chaque jour

en contact avec les raïas. Et cependant pas un mot sur eux et pour eux, pas une de ces promesses généreuses quoique inexécutables, de relever par des traités la condition des chrétiens, de ces promesses par lesquelles, il y a un an et demi on se croyait obligé d'apaiser la conscience de l'Europe, soulevée à l'idée d'une guerre en faveur des oppresseurs des chrétiens de l'Orient. Pas même un de ces palliatifs extraordinaires, auxquels ces promesses furent réduites six mois après, et par lesquels on voulait obtenir l'adouccissement du sort de ces chrétiens, de la clémence et de l'humanité des Turcs. C'est comme un parti pris. L'injustice est encore trop récente ; on n'aime pas à entendre répéter le nom de celui qui l'a subie ; on croit encore qu'il sera possible de l'oublier.

Mais le moyen de l'oublier, lorsqu'on en voit tous les jours plus distinctement les conséquences fatales, lorsque à chaque étape qu'on parcourt en Turquie pour gagner la frontière russe où des chrétiens s'entre-égorgent, on voit d'autres chrétiens, qu'on a abandonnés à la discrétion de la Turquie, être battus, pillés, déshonorés, martyrisés par les bachi-bouzouks, les agas, les pachas, par tous ces barbares que le fanatisme a tirés du fond de l'Asie !

Il est arrivé le moment où l'on a senti que ce remords n'est pas de ceux qu'on puisse oublier. On se roïdit contre lui ; on le regarde en face ; on accepte la lutte, on s'arme du sophisme pour le combattre et pour se prouver à soi-même qu'on a eu raison de faire ce qu'on a fait, et que ces chrétiens orientaux n'ont eu que ce qu'ils méritaient.

Comme ce roi des contes de l'Orient qui faisait appeler des médecins de tout les coins du monde pour guérir sa fille unique atteinte d'une maladie étrange et incurable,

l'Europe belligérante fait appel aussi à tout le monde pour qu'on guérisse sa conscience malade. Accourez, sophistes; prouvez-nous un peu que le trône du Sultan est la pierre angulaire de la civilisation et du bonheur de l'Europe; que ce trône une fois écroulé, la civilisation, la liberté, le christianisme, tout est perdu; que les soi-disant chrétiens orientaux, étant les ennemis jurés de ce trône, sont les ennemis de l'Europe; qu'ils méritent bien ce qu'ils ont souffert, ce qu'ils souffrent et ce qu'ils souffriront encore! Prouvez-nous un peu tout cela, pour que cette pauvre conscience ne soit pas bourrelée par le remords. Un royaume pour un bon sophisme!

Les voilà qui accourent en foule, tenant chacun son remède à la main. Le roi des mille et une nuits avait été plus prévoyant. Si le médecin qui promettait de rendre la santé à sa fille, ne réussissait pas, il savait d'avance qu'il aurait la tête tranchée. L'Europe dans le vertige qui l'entraîne n'a pas prévu cela, et la voilà menacée d'une inondation de médecins de sa conscience, de sophistes de toutes les couleurs.

Tirons-nous à l'écart et regardons-les passer.

Voilà d'abord les médecins plaisans, les sophistes bouffons. L'Europe s'ennuie, il faut l'amuser. Le meilleur remède contre l'ennui, c'est la plaisanterie; la meilleure médecine contre le remords, c'est l'ivresse. François I est poursuivi par le souvenir de ses escapades, son front se rembrunit; vite un Triboulet bossu pour amuser le Roi, pour tourner en ridicule les victimes de ses étourderies. — Est-ce que vous songez sérieusement, Sire, aux Grecs opprimés par les Turcs? Ah! que c'est plaisant! Qui croit plus aux vertus des Grecs, qui est

encore philhellène? Les Turcs seuls sont vertueux,

Et les Grecs ne sont pas ce qu'un vain peuple admire.

D'abord ils ne sont pas braves, comme on le croyait de 1821 à 1830. On en a imposé à la bonne foi de l'Europe. Missolonghi est un mythe de plus dans cette terre féconde en mythologie. Leurs ancêtres non plus n'étaient pas braves; ce sont des lâches qui ont vaincu Xerxès à Salamine (*).

Les Grecs haïssent les étrangers; ils témoignent la même indifférence aux Français, aux Anglais, aux Russes, en les volant uniformément (**).

Leur religion est une lettre morte; elle ne commande point des vertus mais des grimaces; elle incline le corps vers la terre sans élever l'âme vers le ciel; cette religion, fille du Bas-empire, participe de l'imbécillité byzantine (***) .

Des gens qui ont une telle religion peuvent-ils être honnêtes? Les plus honnêtes gens d'Athènes seraient des gens tarés en France et en Angleterre (†).

En résumé, les Grecs sont poltrons, voleurs, des gens sans foi. « En tout pays, c'est toujours Triboulet qui par-
» le (††), on dit un grec, comme on dirait un *filou* de bon-
» ne compagnie. Je suis contraint d'avouer qu'ils ne va-
» lent guère mieux que leur réputation. »

En voulez-vous des preuves? Je suis prêt à vous en

(*) About, la Grèce contemporaine. Paris 1845. p. 83.

(**) Ib. p. 80

(***) Ib. pag. 293.

(†) Ib. pag. 71.

(††) Ib. pag. 70.

donner. J'ai reçu l'hospitalité chez telle famille; j'étais reçu à bras ouverts comme un frère chez telle autre; j'ai diné par-ci; j'ai dansé par-là: je tenais toujours des notes, et je m'en vais étaler les ridicules, les calomnies que j'ai moissonnés. Ces Grecs imbécilles ne soupçonnaient pas que leur hôte les ferait figurer dans la *Bibliothèque des chemins de fer!*

Oh! pour sûr, ce sophiste là, nous ne le craignons pas; son remède sera rejeté avec dégoût par l'Europe. Elle est encore assez fière, assez généreuse pour ne pas laisser insulter les vaincus, les opprimés. Lorsque la presse de la Grèce, entravée par les circonstances, ne peut répondre à l'insulte, c'est une lâcheté d'outrager une nation entière ainsi bâillonnée. Ce peuple, vieux d'années et de gloire, pourrait adresser à la France ces beaux vers de Victor Hugo.

Sire, ce n'est pas bien.

Sur le lion mourant vous lâchez votre chien!

. J'avais droit d'être par vous traité

Comme une majesté par une majesté.

.

Nous avons tous les deux au front une couronne

Où nul ne doit lever des regards insolents,

Vous, de fleurs-de-lis d'or, et moi, de cheveux blancs.

Roi, quand un sacrilège ose insulter la vôtre,

C'est vous qui la vengez;—c'est Dieu qui venge l'autre!

Abandonnons ce sophiste et tous ses pareils au mépris de l'Europe;

Non ci curiam di lor, ma guarda e passa.

Voilà le second rang des sophistes qui passe. Ce sont les sophistes religieux.

C'est au nom de la religion qu'ils s'adressent à l'Europe, et lui donnent l'absolution de tous les maux que sa politique peut causer aux chrétiens de l'Orient. C'est à tort qu'on les appelle chrétiens; ce sont des hérétiques de la même espèce que les Russes, nos ennemis. Sur des motifs bien moins graves, on a exterminé, dans le bon vieux temps, la race des Albigeois. Il faut noyer dans le sang ce drapeau menaçant qui commence à s'élever en Orient, le drapeau de la soi-disante orthodoxie. Le Turc est le premier boulevard de l'Europe contre ces mécréants endurcis. Une fois ce boulevard enfoncé, l'Europe catholique et l'Europe protestante sont également en danger. Le chef de l'Orthodoxie, l'Empereur de Russie, fera dire la messe par des prêtres grecs dans la chapelle du Vatican. Pour conjurer le danger, il n'y a d'autre moyen qu'une guerre de religion, qu'une nouvelle croisade contre les hérétiques orientaux. Le Catholicisme, le Protestantisme, l'Islamisme unis dans un faisceau, doivent extirper l'Orthodoxie. Dieu le veut!

Nous en avons assez de ceux-là; passons à d'autres. Voilà des sophistes d'une tout autre espèce, qui, partant d'un point tout opposé, arrivent à la même conclusion. Ce sont les sophistes radicaux.

Le socialisme était écrasé; la république sociale, repoussée partout, n'avait d'autre perspective que celle d'un voyage à Cayenne. La paix lui était fatale; pour rétablir sa santé délabrée, il fallait une bonne guerre que fit trembler la vieille Europe sur ses gonds, qui lui ouvrit une perspective plus agréable. La voilà cette bonne guerre qui a commencé à gronder! et où donc? En Orient, dans cette patrie des religions nouvelles, ce terrain favorable aux

doctrines socialistes ! Que nous importe à nous le sort des Grecs et des chrétiens de l'Orient : chez ces gens là le christianisme est si tenace, si cristallisé, que le socialisme ne pourra jamais l'entamer. Périront alors les Grecs, et vivent les Turcs, qui paraissent prédestinés à recueillir la sémence de nos doctrines. Chez les Turcs, point de mariage, point de famille, point de propriété ; leur paradis est tout-à-fait terrestre ; c'est le paradis du plaisir. Quel champ immense ne va-t-il pas s'ouvrir pour nos travaux ! En Europe, on nous envoie à Cayenne ; en Turquie, on nous fait Pchas ; vive la Turquie !

Les sophistes se suivent, mais ne se ressemblent pas. Après les socialistes, viennent les sophistes des intérêts matériels.

Pour ces gens-là, il n'existe ni intérêt religieux, ni intérêt philosophique ; ils ne connaissent d'autre Dieu que le livre des recettes. La meilleure solution de la question d'Orient est celle qui leur fait vendre plus de marchandises, qui fait entrer plus d'argent dans leurs poches. Les chrétiens d'Orient sont de rudes travailleurs, des gens industriels, qui s'entendent fort bien au commerce, des *producteurs* en un mot ; une fois libres, ils seraient des rivaux redoutables de l'industrie et du commerce de l'Europe. Il faut prendre garde à ce qu'ils ne parviennent jamais à la liberté. Les Turcs sont des gens oisifs, qui ne se mêlent ni d'agriculture ni de commerce, des *consommateurs* en un mot ; il faut que les Turcs restent les seigneurs de ce riche Orient ; s'ils n'existaient pas, il aurait fallu les inventer. Vive l'intégrité de l'empire ottoman !

Nous pourrions continuer encore à passer en revue

toute la famille nombreuse des sophistes qui se sont soumis à la tâche difficile de guérir l'Europe de ses scrupules de conscience par rapport aux malheurs que sa politique devra attirer sur les chrétiens de la Turquie. Mais nous craignons d'abuser plus longtemps de la patience de nos lecteurs. Nous ferons seulement la remarque que l'Europe pourrait faire à tous ces directeurs de conscience, la même réponse que le Sganarelle de Molière adressait aux amis qu'il avait réunis chez lui pour leur demander, comme le Roi des contes persans, conseil sur la maladie de sa fille. « Tous » ces conseils sont admirables, assurément ; mais je » les trouve un peu intéressés, et trouve que vous » me conseillez fort bien pour vous. Vous êtes orfèvre, M. Josse ; et votre conseil sent son homme qui » a envie de se défaire de sa marchandise. Vous vendez des tapisseries, M. Guillaume ; et vous avez la » mine d'avoir quelque tenture qui vous incommode. » Et quant à vous, ma chère nièce, le conseil que » vous me donnez de faire ma fille religieuse est d'une » femme qui pourrait bien souhaiter charitablement d'être » mon héritière universelle. Ainsi, Messieurs et Mesdames, quoique tous vos conseils soient les meilleurs du » monde, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'en » suive aucun. »

Quelqu'un des médecins qui soignent la conscience malade de l'Europe a-t-il réussi dans sa tâche ? Le nombre toujours croissant des charlatans qui entourent son lit prouve qu'elle n'est pas guérie du tout, qu'aucun d'eux n'a réussi à extraire de la plaie la pointe acérée du remords.

Il n'y a qu'un seul remède, et l'Europe y aura recours tôt ou tard, ce remède c'est le repentir.

R.

(La suite prochainement.)

HISTOIRE DE LA TURQUIE

PAR

A. DE LAMARTINE.

—o—

On a souvent dit qu'il n'y a que l'intelligence qui puisse avoir une histoire. M. de Lamartine a-t-il tenu à démentir cette maxime, et à prouver qu'une intelligence comme la sienne peut au contraire tirer l'histoire du sujet même le moins propre à exciter l'intérêt historique, du tableau de la barbarie étouffant dans les étreintes de la force brute la plus belle et la plus éblouissante des civilisations ?

Non, c'est que M. de Lamartine, toujours poète, quand même il veut être autre chose, en choisissant pour sujet l'histoire de la Turquie, a vu miroiter devant son imagination ce pays de soleil et d'arômes, des contes et des merveilles, cet Orient dont il a si bien décrit ce qu'il a vu et même ce qu'il n'a pas vu, a espéré abreuver son génie à ces sources magiques dont le murmure a bercé la naissance du genre humain. Mais si M. de Lamartine a avancé dans son œuvre, il aura déjà compris combien

il se faisait illusion, qu'au lieu de ces créations féeriques, dont son imagination espérait tirer un si puissant parti, il n'aura qu'à raconter des scènes de carnage et de désolation, par lesquelles des fanatiques grossiers et féroces, qui n'avaient que le nombre pour tout droit, et le glaive pour tout titre, jetant l'épouvante autour d'eux, changèrent en déserts les plus belles contrées de l'univers, et réussirent à implanter leur bannière, symbole de cruauté, d'ignorance et de barbarie, sur les pays d'où le monde avait tiré la foi et la lumière.

Certes ce n'est pas là un sujet bien égayant, ni bien digne de la lyre qui a chanté la pureté de la foi chrétienne dans Jocelin, l'enthousiasme de la liberté dans le Dernier Chant de Child Harold. Cependant nous ne nions pas qu'un point de cette histoire, un seul, ne soit de nature à exciter, et n'excite, même à un assez haut degré, l'intérêt de l'Europe ; ce point est celui des dernières années de l'empire ottoman, pendant lesquelles la trame de ses destinées a été si étrangement mêlée au tissu de la politique européenne. Nous trouvons tout naturel que l'auteur ait voulu attirer l'attention du lecteur distrait, en préludant par Abdul Medjid et la question d'Orient ; mais il a commencé par la fin. C'est un artifice tout poétique. Homère en a bien usé.

Les Turcs, attaqués dans leurs droits les plus saints, menacés dans leur indépendance, voyant l'injustice, le malheur et l'oppression fondre sur eux, et entendant sonner la dernière heure de leur patrie, sont-ils assez vivants pour défendre ces droits, cette patrie sur terre et sur mer, et pour servir de digue aux usurpations des conquérants étrangers ? C'est là la question ; non sans doute

celle de l'histoire entière de la Turquie, mais la question du jour, que M. de Lamartine prend pour sujet de ses premiers chapitres. Car dans ce siècle de lumières, le ciel ne divise plus la terre; pour se combattre ou pour se rapprocher, on ne se demande plus quel Dieu l'on adore, si l'on est *Buddhiste* ou *Juif*, *Musulman* ou *Chrétien*, orthodoxe ou schismatique, mais bien si l'on est vivant, juste, tolérant, brave, vertueux, patriote et en état de remplir dans le monde le rôle assigné à chacun par la Providence. Mais des exploits dignes des héros des Thermopyles, et qui feront que bientôt on pourra se passer d'Hérodote, prouvent bien que les Turcs sont tout cela, et en tout dignes de l'intérêt et du soutien de l'Europe.

Heureux l'historien qui peut argumenter ainsi! Il appartient à un pays où, fille de la civilisation la plus avancée, la liberté religieuse donne la main à la liberté politique. Aurait-il cru les religions si indifférentes dans les transactions humaines, si, albigeois ou huguenot, si, protestant avant la révocation de l'édit de Nantes, il avait vu son culte persécuté par une race ennemie, ses temples confisqués ou détruits, la permission même d'élever à son Dieu de misérables masures, ou de réparer celles qui tombent en ruines, lui être disputée et chèrement vendue, sa croyance être un titre d'exclusion de toutes les dignités, de tous les avantages politiques, des droits mêmes les plus élémentaires de l'homme libre et du citoyen, l'apostasie magnifiquement récompensée, la fidélité à la foi de ses pères souvent punie de mort et emportant la couronne du martyre? M. de Lamartine, avant de proclamer le principe philosophique de la liberté de conscience pour tous, eût inscrit la liberté religieuse de son propre peuple sur sa bannière,

et fût mort pour la défendre. Il a vu les catholiques du Liban exercer librement leur culte, et il en conclut à la tolérance éclairée ou instructive du peuple turc.

Les catholiques du Liban que l'auteur a vus, jouissent en effet de ces avantages, ainsi que tous les Catholiques de la Turquie, mais c'est que, soit par des traités, soit par le fait, il est reconnu que la France étend sur eux sa puissante égide, que la Turquie a appris à respecter et à craindre. Si M. de Lamartine avait voyagé en Epire, en Thessalie, ou dans l'Asie Mineure, il en aurait autrement jugé. Là, les orthodoxes n'ayant personne pour les protéger, ni la Grèce, qui est trop faible, ni la Russie, qui est jugée trop dangereuse, pas même le Sultan, dont la véritable puissance ne s'étend pas beaucoup au delà des murs de sa capitale, sont les victimes des caprices d'une intolérance oppressive et barbare, dont l'Europe du 19^e siècle frémirait, si elle en connaissait les détails.

Nous n'avons aucun intérêt à ravaler la valeur des Turcs tant vantée par l'auteur, ni à rappeler que ce sont bien moins des Musulmans que des aventuriers de toutes les nations de l'Europe; des Polonais et des Hongrois, même des officiers Français, Anglais et Allemands qui ont défendu avec le généralissime, un Croate lui-même, les Thermopyles du Danube, Calaphat, et même Silistrie jusqu'à l'heure où elle allait se rendre, et fut sauvée par un ukaze dicté par la politique. Nous sommes au contraire fiers d'entendre dire que ces myriades vaincues à Haghinori par les braves de Nikéas, à Arachova par les palliars de Zavellas, sur toutes les mers, par les barques de Miaulis, de Tombazis ou de Canaris, étaient des héros de bravoure à comparer à ces lâches barbares, con-

duits par Darius et Xerxès, et dont la destruction immortalisa les noms de Miltiade et de Themistocle. Mais lorsque M. de Lamartine parle des droits des Turcs qu'un autre viendrait usurper, il oublie qu'il y a là un peuple, plusieurs peuples mêmes, qui prétendent que ce sont les Turcs qui ont usurpé leurs droits et qui n'ont cessé depuis des siècles de réclamer contre cette usurpation. M. de Lamartine a commencé son histoire par la fin. Cependant s'il y persévère, il faudra bien qu'il arrive aussi au commencement, c'est là qu'il rencontrera la grande figure d'un empereur mourant sur les ruines de sa cité séculaire, pour protester par son sang, contre l'usurpation de son trône et contre la profanation de son église; et il verra cette protestation perpétuée de génération en génération, par les Kleftes sur les sommets et dans les gorges des montagnes, par les lettrés dans leurs livres, par l'église dans ses prières, par toute la nation dans son constant état de conspiration; et s'il parle de la patrie des Turcs, il se rappellera que cette patrie est la nôtre, que les Grecs ont au moins autant de titres que les fils d'Osman à considérer comme leur patrie, le pays où sont nés Alexandre et Aristote, les villes qui se disputent le berceau et le tombeau d'Homère, le vallon de Tempé habité par les Grâces, et le mont Olympe habité par les Dieux. Nous savons que pour le moment le vent ne souffle pas des hauteurs de l'Olympe, et que les Dieux de la fable (hélas! peut-être même le Dieu de la vérité) doivent baisser pavillon devant le Prophète. Il y eut un temps aussi où M. de Lamartine en voulait aux Turcs de ce qu'ils avaient enlevé aux Grecs cette belle patrie. Il avait applaudi à cette faute des hommes politiques qui détachè-

rent la Grèce du centre ottoman. Mais c'était la muse de Chateaubriand et de Byron qui l'avait séduit. Des fautes politiques! on en parle à son aise de loin et à son point de vue particulier; où est celui qui ose jeter la pierre à son voisin? Mais à notre avis, M. de Lamartine a tort de médire de la jeunesse; c'est l'âge des beaux rêves, des inspirations généreuses, c'était pour lui l'heure de ces voix du cœur, de ces sublimes méditations que la terre écoute encore à genoux, et qu'elle récompense d'une gloire que rien ne saurait ternir. Pour notre part, nous sommes sûrs que son chapitre le plus judicieux sur l'histoire d'Orchan ou de Suléiman, ne saurait dédommager le monde ou la renommée du poète, de la perte d'un seul de ces vers immortels, nés aux rayons et à la chaleur de son beau printemps. Et bien qu'un article de journal doive être considéré comme une composition plus raisonnable et plus propre à guider l'opinion publique, il faut bien que M. de Lamartine se résigne à voir Homère et Pindare, Chateaubriand et L. Byron, et ses propres poésies, même les péchés de sa jeunesse, survivre aux plus magnifiques articles du journal de Cologne ou de l'Univers, et continuer, à travers les siècles, à entraîner les esprits et les cœurs, et à dominer l'opinion des masses, contre toutes les argumentations d'une froide politique.

Cependant M. de Lamartine n'a pas été insensible au dévouement patriotique des Grecs; il voudrait bien encore leur voir octroyer une existence fédérative, mais sans les détacher du centre turc que leur émancipation a servi à affaiblir; ce qui prouve que son cœur est de ceux qu'aucune prévention ne saurait empêcher d'offrir leur tribut d'admiration à ce qui est grand et beau, mais

aussi que la sagesse des combinaisons humaines est toujours confondue par celle des décrets de la Providence. Son système est que la Turquie, rassemblant autour d'elle tous ses membres épars, et raffermie par leur réunion, doit servir de champion aux libertés de l'Europe, et de boulevard à la civilisation contre la barbarie et l'avidité conquérante du Nord. M. de Lamartine a sans doute trouvé dans ses recherches historiques sur les Turcs, qu'il y eut un temps où ce peuple, ou plutôt ces hordes sauvages, que l'envie de la rapine avait réunies, si elles n'ont jamais possédé cette force morale qui seule rend possible une résistance sérieuse et persévérante, ont au moins été elles-mêmes un torrent irrésistible qui a promené partout la terreur et la destruction. Mais il aura vu aussi que depuis que le droit public de l'Europe les força à se resserrer dans les bornes de légalité internationale, le torrent impétueux s'est changé en un canal bourbeux, en un cours indolent, qui ne tournerait pas la roue du meunier, et qu'un enfant enjamberait aisément.

L'auteur ne niera probablement pas cette prostration subite et complète après les premiers moments d'énergie sauvage. Mais à son avis, il y a trente ans, la nature de ce peuple a subi une nouvelle révolution. Les Turcs, comme ce cataleptique qui tressaille au moment d'être descendu dans la tombe, se sont réveillés, se sont sentis, et ont marché dans une nouvelle voie de civilisation, ou plutôt à sa tête pour la défendre.

Celui qui opéra ce miracle fut le grand réformateur, Sultan Mahmoud, qui, pour être juste, et rendre à chacun ce qui lui appartient, ne fut réveillé lui-même à une vie nouvelle que par les Grecs et leur révolution. On lui

conseilla des réformes, et il adopta ce conseil, mais il y procéda en Turc, et y préluda par un de ces immenses crimes politiques qui font frissonner les siècles, et que l'esprit de M. de Lamartine a sans doute absous sans son cœur; par le massacre de soixante mille soldats de sa garde, parmi lesquels il excita une petite échauffourée afin de les exterminer. Les réformes portèrent sur le militaire, et puis sur l'habit et sur les accessoires, mais l'administration n'en fut pas moins vicieuse, et les populations n'en furent pas plus soulagées. M. de Lamartine dit que le Sultan Mahmoud mourut de douleur pour l'ingratitude de l'Europe, qui le combattit à Navarin. Il mourut treize ans après cet événement dont il peut avoir gémi, mais pour lequel les populations délivrées adressent au ciel d'incessantes actions de grâces. Tous ceux qui ont suivi les péripéties de la vie du dernier Sultan, croient savoir qu'il n'est pas mort d'un mal moral et politique. Il eût pu s'appliquer, avec une légère altération, un vers de son historiographe :

« J'ai trop bu, trop aimé, trop pensé dans ma vie. »

Nous avons toujours professé le plus grand respect pour l'humanité et les qualités aimables qu'on attribue au Sultan actuel; mais M. de Lamartine a parfaitement raison de l'appeler un philosophe; il l'est sans doute, et des théoriciens les plus abstraits, s'il a en effet exprimé les pensées que l'auteur lui prête, si, après les expériences réitérées du contraire, il a cru qu'il suffisait de sa bonne volonté et de ses firmans impuissans, pour changer tout un peuple, pour faire germer la civilisation de la barbarie qui tient par de profondes racines aux mœurs et au culte, et

faire régner l'égalité, la douceur et la tolérance chez une nation, qui a eu les vices contraires comme condition première de sa formation et de son existence. Le voyageur qui, comme M. de Lamartine, parcourt Constantinople, Smyrne, Jérusalem, y voit le Sultan et quelques uns de ses agens les plus éclairés, entend parler des réformes qui leur sont inspirées par leur bonne volonté, ou qui leur sont dictées par la volonté des autres, devient le témoin ou l'objet de leur munificence, et est ébloui par la surface qui scintille. Pour pénétrer ce que cache cette surface, pour que ses douces illusions de philanthrope s'évanouissent, qu'il s'éloigne à une petite distance, là où la puissance du maître cesse de rayonner, il y verra les pays autrefois si beaux et si prospères, toujours aussi inondés du soleil, toujours aussi bénis par le ciel, toujours habités par une race éveillée, active et intelligente, mais aujourd'hui livrés à la misère, à la merci des hommes de violence et de rapine, à la plus complète décomposition sociale. Les consuls des puissances chrétiennes sont dans ces pays la seule providence des malheureuses populations qui les habitent. S'apitoyer sur le sort des Turcs, qui exercent cette horrible oppression sur les chrétiens, n'est-ce pas faire un peu comme cette femme qui plaignait ces pauvres chevaux des efforts qu'ils devaient faire pour écarteler Damieus ?

Mais lorsque telles sont les relations des chrétiens avec leurs oppresseurs, lorsque la meilleure volonté et les efforts les plus sincères du Sultan et de son gouvernement ne peuvent les changer, car ils se heurtent contre les habitudes séculaires de tous les agens subalternes, contre les mœurs et les idées nationales, et en dernière analy-

se, contre les préceptes du Coran, et la conscience religieuse de ses sectateurs; il est évident que leur fruit, sans même parler des plus nobles élans de patriotisme, ne peuvent être que l'éloignement et la haine, et que ces relations, si elles sont continuées, ou rendues obligatoires et forcées, loin de contribuer à donner de la force à la Turquie, lui feront au contraire une existence encore plus précaire. Rriver les chrétiens de l'Orient aux Turcs malgré leurs espérances, leurs aspirations et leurs rêves, c'est attacher la victime au bûcher, c'est accoupler deux ennemis, appliqués à s'étouffer bien plus qu'à s'aider à marcher, et qui ne pourront se développer, chacun de son côté, l'un dans les vastes régions de l'Asie, l'autre en Europe et sur les côtes de l'Asie Mineure, que lorsqu'ils auront acquis leur indépendance mutuelle. Les Grecs incorporés à la Turquie, c'est l'ennemi laissé dans la place, et cet ennemi aura toujours au moins des sympathies pour quiconque attaquera la place, car le but unique de son existence a été depuis quatre siècles, et sera aussi long-temps qu'il se rappellera son origine et qu'il sentira sa valeur, de briser les murs de sa prison, et de s'échauffer de nouveau au soleil de la liberté.

Leurs vœux sont assez nobles et assez légitimes, pour qu'ils trouvent grâce devant un juge tel que M. de Lamartine. Mais la raison politique doit parler plus haut. Si toutes les nations subjuguées et aujourd'hui opprimées par les Turcs reprenaient leurs droits et leur indépendance, que deviendrait la Turquie ? Mais apparemment ce qu'elle était avant de les avoir subjuguées. Un flot que la colère de Dieu précipita sur ces peuples, et qui y aura passé, sans même y avoir déposé son écume. Mais la

Turquie est le seul boulevard de l'Europe, la seule digue élevée providentiellement contre le déluge du Nord. Après elle, la Russie partout ; après le dernier Rédif, les Cosaques hériteront du monde ! Et comment se fait-il qu'on ait une telle confiance dans la force de résistance de la Turquie, qu'on la croie destinée à sauvegarder l'indépendance du monde, et qu'en même temps on l'estime si peu capable de se défendre, que l'Europe se mette en émoi, et se croie forcée de courir à son aide, aussitôt que la Russie prend vis-à-vis d'elle un langage menaçant ou une attitude hostile ? Mais ce que nous concevons encore moins, c'est que l'on pense qu'après la Turquie le vide se ferait dans la nature, et que ce vide, il n'y aurait que la Russie qui le remplirait. Si les peuples qui soupirent sous le despotisme turc venaient à en secouer le joug, il n'y aurait rien de changé à la face de l'Europe, la Turquie continuerait d'exister, elle n'aurait que les Turcs de moins. Les peuples opprimés prendraient leur sort entre leurs propres mains et unis par les liens d'un même intérêt, les mêmes tendances et les mêmes souvenirs, se fusionnant par les lois de leur affinité chimique, ils formeraient contre tous les envahissements une digue bien autrement solide et compacte, que si elle était composée d'éléments qui s'excluent et se détruisent.

Combien nous serions heureux d'entendre M. de Lamartine adresser aux Musulmans, en pensant aux douze millions de chrétiens qui gémissent sous leur joug, les propres paroles qu'il adresse à d'autres, et que nous sommes forcés de traduire, car malheureusement nous n'avons pas sous les yeux l'original de son travail : « Vous faites le mal ; nous sommes vos amis, mais nous ne sommes pas

vos auxiliaires. Mais n'est-on pas auxiliaire lorsqu'on peut empêcher le mal, et qu'on le laisse faire ? et l'auxiliaire est-il moins condamnable de ce qu'il regarde sans bouger ? Entre le juste et l'injuste il n'y a pas de véritable impartialité, car l'homme a une conscience. »

M. de Lamartine ne voudra sans doute pas que sa puissante voix contribue à la continuation de la grande injustice qui condamne douze millions de chrétiens à un éternel esclavage, surtout s'il se persuade que c'est sans profit pour la cause de la sécurité de l'Europe, et de la stabilité de son équilibre.

A.

Quinzaine politique du Spectateur.

—0000—

Il s'est produit, au commencement de ce mois, un événement diplomatique d'une telle gravité qu'il a pu faire diversion même à l'intérêt exclusif qui s'attachait depuis quelque temps aux péripéties émouvantes du siège de Sebastopol. Quelles qu'en soient les clauses, le traité signé le 2 décembre à Vienne entre les plénipotentiaires de l'Autriche, de la France et de la Grande-Bretagne, sera en effet d'un poids décisif dans la tournure que prendra prochainement le grand débat. Désormais la neutralité est impossible à l'Autriche. D'ici au mois de mars, nous aurons la paix ou bien une guerre autrement colossale que celle à laquelle nous assistons depuis neuf mois.

Si les hostilités continuent, elles semblent donc devoir prendre un développement dont il est difficile de calculer la portée et les conséquences, mais sur le fait duquel en

lui-même nous n'hésiterons point à exprimer notre opinion. Cette guerre, bornée à un coin de l'Orient et à ce qu'on appelle la question d'Orient, fut déjà à nos yeux un immense malheur, en ce sens que nous avons toujours pensé que la question a été mal formulée de part et d'autre, et qu'en prenant pour point de départ la conservation de l'empire turc, elle s'est prévalu d'un calcul erroné. Qu'on améliorât ou non le sort des sujets chrétiens de cet empire, la machine était trop faible pour porter un tel moteur; une explosion plus ou moins prochaine en serait inévitable, tandis qu'en laissant de côté ces tergiversations et ces palliatifs, en allant au fond même de la question, en la posant nettement, comme on sera obligé de le faire tôt ou tard, en lui donnant pour base en un mot la reconstruction d'un empire chrétien, les grandes Puissances auraient facilement obtenu une solution définitive par une entente amicale et pacifique. La providence en a décidé autrement. Notre présent a été livré aux malheurs de la guerre; notre avenir peut être engagé dans un tissu de combinaisons politiques étrangères ou même hostiles à nos vrais intérêts. Et maintenant que ce choc formidable menace de prendre des proportions encore plus larges, que la question purement orientale pourrait encore plus s'embarrasser de questions générales, qu'elle pourrait même finir par leur être subordonnée, jusqu'à servir d'appoint à un compte final qui referait la carte de l'Europe, il est évident que nos calamités et nos dangers en augmenteraient d'autant; et on nous croira, je pense, facilement en nous entendant appeler de tous nos vœux le rétablissement prochain de la paix.

Ce dénouement pacifique, nous le souhaitons d'autant

plus franchement qu'il pourra servir à mettre en évidence beaucoup mieux que ne sauraient le faire nos faibles raisonnements la fatale inefficacité de la guerre quant au règlement définitif de l'affaire proprement orientale. La paix, dit-on, sera négociée sur la base des quatre garanties. Or, de ces quatre garanties, l'une, celle qui aura à stipuler sur la libre navigation du bas Danube, n'a rapport qu'à un intérêt purement autrichien, ou si l'on veut allemand; l'autre est une question plutôt européenne qu'orientale: on comprend que nous voulons parler de la protection à cinq qui serait dorénavant exercée sur les principautés danubiennes. Ces garanties, la seconde surtout, pourront porter une atteinte morale au prestige de la puissance russe, mais nous ne concevons pas en quoi et comment elles auraient contribué à la réconfortation des forces défaillantes de la Turquie. Et lorsqu'on songe qu'il sera peu aisé à la France et l'Angleterre de faire valoir leur influence dans des pays que leurs flottes ne sauraient atteindre et que leurs armées pourraient difficilement aborder, on en vient forcément à la conclusion que la moitié des avantages de la guerre sera accordée à une Puissance qui n'aura pas tiré l'épée de son fourreau, et cela sans profit pour la question principale qui, ne le perdons pas de vue, était la consolidation de l'empire ottoman.

Restent les deux autres garanties. La révision des traités turco-russes est un point qui ne saurait sans doute être considéré comme étranger aux intérêts les plus immédiats et les plus chers du monde oriental. Toutefois un traité n'a de valeur qu'en tant qu'il y ait un certain équilibre de puissance entre les parties contractantes. Le nouveau traité, quel qu'il soit, ce n'est pas la Turquie qui l'aura

apparemment imposé à la Russie, c'est l'Europe réunie qui le lui aura arraché. Mais l'Europe peut-elle se flatter de présenter constamment un faisceau aussi compact de forces et de volontés ? Et à la première dislocation de cette triple alliance, dont les germes, déposés au congrès de Vienne, ont eu besoin de 40 années de tâtonnements pour se féconder et prendre une consistance définitive, au premier déboîtement d'une union qui représente trop d'intérêts divergents pour ne pas être soumise à des éventualités infinies, l'un des plateaux de la balance orientale, se trouvant privé de son poids, ne sera-t-il pas enlevé par l'autre ? en d'autres termes, la Turquie, se trouvant isolée vis-à-vis de son puissant voisin, ne sera-t-elle pas, malgré les traités et les stipulations, à sa merci ? Nous l'avons souvent dit et nous ne saurons trop le répéter : tant que ces malheureuses populations chrétiennes de l'Orient seront obligées de courber la tête sous un gouvernement qu'elles ne considéreront jamais comme le représentant légitime de leurs vœux et de leurs besoins, et tant qu'il y aura tout à côté un empire puissant et coreligionnaire, cet empire ne cessera jamais d'avoir une prépondérance fatale dans ces contrées, lors même qu'on lui enlèverait la Mer-Noire, la Crimée et la Bessarabie. Oui, cette fameuse garantie de la révision des traités ravirait tout cela à l'empire russe, qu'elle n'en serait pas encore une, car la Russie aura toujours les moyens de retrouver dans ses rapports de religion avec une population qui se voit outragée dans les plus saints de ses droits, une force d'influence propre à la consoler de la perte de plusieurs provinces.

Mais, dit-on, c'est justement pour annuler cette influen-

ce exclusive que la quatrième et dernière des garanties, en cassant la protection unique de la Russie, va mettre les droits religieux et civils des chrétiens sous la sauvegarde collective de toutes les grandes Puissances. Quand l'Europe entière se chargera de leur garantir leur culte et leurs privilèges, les chrétiens n'auront plus de raison pour s'attacher particulièrement à la Russie. Illusion trompeuse ! Pour quiconque connaît à fond ce qui se passe en Orient, il est impossible de concevoir d'aussi rassurantes espérances sur le sort final de cette garantie, si jamais elle est stipulée et mise à l'épreuve. Le poids du despotisme ottoman en serait-il tant soit peu allégé ? on pensera très probablement que c'est grâce surtout à la Russie, qui ne se serait engagée dans une guerre immense et onéreuse que pour procurer ce bienfait à ses coreligionnaires. Les droits des chrétiens continueraient-ils au contraire d'être lésés par les Turcs et mal appuyés par les Puissances signataires du traité ? On ne manquera pas de croire que c'est la faute de l'Europe. On peut même dire que la Russie n'ayant jamais pu assurer assez efficacement ces droits, du temps où elle en avait la protection exclusive, sera bien-aise de pouvoir dans l'avenir profiter, à beaucoup moins de frais, de la reconnaissance des chrétiens pour le bien que leur ferait obtenir la garantie européenne, tout en détournant sur d'autres la responsabilité des inconvénients qui en résulteraient. Aussi n'avons-nous guère été étonnés de voir M. le comte de Nesserlode accepter dans sa dernière note avec empressement, la protection collective, et ajouter que la Russie obtiendrait par là le but principal de ses efforts dans le différend actuel. Le chancelier parle en effet en homme sûr de son fait ; il sait parfaitement que la quatrième garantie fera les affaires de sa politique beaucoup mieux que ne les faisait la protection exclusive. Ce ne sont pas les traités, c'est la fatalité de la position respective de la Turquie, de ses sujets chrétiens et de la Russie, qui fait la force de cette dernière Puissance de ce côté de l'Europe. Il y aurait bien un moyen de faire évanouir à tout jamais l'inquiétude qu'on ressent sur le chapitre de l'influence russe en Orient ; ce serait d'accorder aux populations chrétiennes de ces contrées un protecteur national de leurs

droits et de leurs intérêts, de lui donner un centre d'action qui leur soit propre, de les constituer en un État chrétien. L'érection d'un tel état enlèverait d'un côté à la Russie tout motif d'immixtion dans les affaires intérieures de ces contrées, et de l'autre ne laisserait plus de raison aux populations chrétiennes de tourner constamment leurs regards vers cette puissance, qui les facine par la double attraction de coreligionnaire et d'ennemi de leur ennemi.

Mais ce moyen, si équitable et si rationnel, l'Europe n'en veut décidément pas, puis qu'on parle encore des quatre garanties. Mystification cruelle que celle à laquelle le monde assisterait si la paix allait s'appuyer sur cette toile d'araignée. L'Autriche aura fait ses propres affaires au moyen des deux premières garanties; et les deux autres laisseraient la Russie aussi puissante en Orient que toujours; la Turquie plus faible que jamais; les populations chrétiennes en ébullition, et la question d'Orient en suspens. Le beau résultat vraiment après tant de bruit, et, ce qui est plus regrettable encore, après tant de sacrifices!

P.

N. DRAGOMIS.

AVIS.

Le choléra qui a cruellement sévi à Athènes, y a occasionné une perturbation générale. Le SPECTATEUR, entravé aussi dans sa publication, a été forcé de réunir sa 29^e et sa 30^e livraison en une seule. Il s'est vu de même dans la nécessité de différer de quelques jours la publication de la 31^e livraison. La rédaction, tout en réclamant l'indulgence des abonnés pour cette irrégularité involontaire, dont il ne dépend malheureusement pas d'elle de fixer le terme, réitère son engagement de leur offrir dans le cours de l'année, toute la matière qu'elle a promise dans son prospectus.
